



« ETAT DE LA DISSÉMINATION DU PATRIMOINE DES AFRICAINS DANS LE MONDE : LE CAS DES CAPTIFS EMBARQUÉS SUR LA BAIE DE LOANGO (OBJETS, MÉMOIRES ET RÉCITS) »

Communication d'Arsène Francoeur Nganga

INTRODUCTION :

La dissémination du patrimoine africain dans le monde date du paléolithique supérieur avec les migrations des australopithèques partits d'Afrique vers l'Asie et l'Europe. Les pratiques de momification que l'on a pratiquées durant la dynastie préhistorique des Shang en Chine est bel et bien un héritage africain. De même que les caractères scripturaux de cette dynastie furent similaires aux caractères des protosahariens²¹ d'après les études de l'anthropologue Clyde Winters. A partir du XV^e siècle, avec la transplantation de millions d'Africains vers le continent américain pour servir de main d'œuvre servile, rituels, chants et diverses pratiques vont être perpétués pendant 400 ans et finalement transmis de génération en génération jusqu'à nos jours. Un héritage multiple a été façonné et légué par les Africains et leurs descendants en Amérique et dans la Caraïbe, depuis la Nouvelle Ecosse actuelle (Canada) jusqu'au Chili. Loango qui a abrité le site d'embarquement de la traite le plus important du continent africain²² a contribué ainsi à la construction de cultures disséminées sur l'ensemble des Amériques. Les statistiques d'Olivier Grenouilleau et autres sont désormais convaincantes sur le rôle de l'Afrique Centrale dans la transplantation des africains vers le Nouveau monde. Dans cette optique, l'historienne américaine Gwendolyn Hall²³ disait que la majorité des esclaves de l'Afrique centrale sont passés par Loango. La majorité d'entre eux furent engloutis pour les plantations de l'île de Cuba (la grande plantation), le Brésil, Saint Domingue, la Colombie, le Suriname et la Caroline du Sud. Notre étude va s'évertuer à avoir une approche de perception de l'héritage des captifs des terres intérieures de la baie de Loango déportés vers les Amériques. Ces captifs ne furent pas seulement du Loango, mais aussi du royaume de Kongo, Kakongo et Ngoyo et aussi des royaumes de Cama et Orungu sur le littoral de l'actuel Gabon.

²¹ Clyde Winters, *Blacks in ancient China, part 1: The founders of Xia and Shang, journal of black studies* 1, N°2, 1983.

²² Arsène Francoeur NGANGA, 2018, *La traite négrière sur la baie de Loango pour la colonie du Suriname,*

I-QU'EST-CE QUE LE PATRIMOINE :

Le patrimoine culturel qui intéresse notre étude se définit comme l'ensemble des biens, matériels ou immatériels, ayant une importance artistique ou historique certaine, et qui appartiennent soit à une entité privée (personne, entreprise, association, etc.), soit à une entité publique (commune, département, région, pays, etc.)

Le patrimoine dit « matériel » est surtout constitué des paysages construits, de l'architecture et de l'urbanisme, des sites archéologiques et géologiques, de certains aménagements de l'espace agricole ou forestier, d'objets d'art et mobilier, du patrimoine industriel (outils, instruments, machines, bâti, etc.)

Le patrimoine immatériel peut revêtir différentes formes : chants, coutumes, danses, traditions gastronomiques, jeux, mythes, contes et légendes, petits métiers, témoignages, captation de techniques et de savoir-faire, documents écrits et d'archives (dont audiovisuelles), etc.

La diaspora africaine en Amérique nous a légué des chants et pratiques divers hérités des premières vagues de captifs noirs arrivés en esclavage sur le sol américain. Ce patrimoine est un véritable cordon ombilical ou lien consanguin qui lie les africains-américains et leurs frères africains de la terre ancestrale.

II-Le Patrimoine des captifs africains embarqués sur la baie de Loango

La baie de Loango est située en Afrique centrale équatoriale. Cette baie ou littoral de l'ancien royaume de Loango partait du Cap Lopez (Gabon actuel), jusqu'à l'actuelle ville de Moanda (Congo démocratique) à proximité de l'embouchure du fleuve Congo. Entre le XVIIe et le XIXe siècle, la baie de Loango a été une baie d'embarquement des esclaves en provenance de plusieurs sous-régions du continent africain. La carte des itinéraires des marchands négriers en Afrique centrale présentée par William Graham Randles²⁴, montre des courtiers qui arrivaient au sud de l'Angola ou encore au sud-est de l'actuelle République démocratique du Congo (Pays luba et Kuba) pour ensuite ramener du bétail humain vers les sites majeurs de Luanda ou Loango et Cabinda. Ce qui veut dire que les captifs africains embarqués sur la baie de Loango étaient originaires de plusieurs sous-régions, allant de l'actuelle Afrique australe (Ovamboland), Afrique orientale, centrale et les Grands Lacs. L'histoire générale de l'Afrique de l'UNESCO²⁵ nous informe que les régions les plus affectées par la traite en Afrique centrale furent la région du Mayombe du Loango, le royaume Kongo, surtout la province du Nsundi, le Kakongo, Ngoyo, Matamba et l'empire Lunda . « Kongo » et « Loango » sont les mots les plus retrouvés dans les chants, incantations et même toponymes et patronymes relevant de l'Afrique centrale en Amérique²⁶. Il n'est donc pas surprenant que le patrimoine des captifs embarqués sur la baie de Loango concerne surtout des populations locutrices du groupe linguistique Kikongo (H10) de la classification de Malcolm Guthrie. Nous faisons ainsi allusion aux populations des royaumes de Loango, Kongo, Ngoyo et Kakongo.

III1-SUR L'ÎLE DE CUBA

Rafael Duarte Jiménez dans *l'Afrique à Cuba*, indique l'installation, à la Havane dès le XV^e siècle de plusieurs captifs de l'Afrique centrale dont ceux du Loango et du Kongo. Jésus Guanche²⁷ dans son iconographie des Africains et leurs descendants à Cuba, confirme le peuplement de la grande île par des ouvriers africains dont ceux du Loango, concentrés dans les régions centrales, entre les villes de Cienfuegos, Matanzas et Santa Clara. Dans la ville de Matanzas, il y a une légende de « Lwangu » considéré comme étant le grand ancêtre, le premier esprit à vénérer pour entrer en contact avec les esprits des ancêtres. Matanzas est considéré comme étant le siège des esclaves en provenance du Loango dont les pratiques spirituelles tournent autour du Palo-Lwangu (Palo=arbre). Dans le Palo Mayombe qui se pratique à la Havane, Cienfuegos et Santiago de Cuba, la vénération des esprits s'articule sur la mémoire des esprits de la forêt du Mayombe d'où le nom de la religion du « Palo Mayombe ». Il existe également plusieurs ingrédients des pays Kongo et Loango dans la danse et l'organologie des afro-cubains :

- Le tambour le plus connu à Cuba est la conga, le féminin hispanisé de « Congo ». Par sa forme, la conga rappelle le tambour (ngoma) des Kongo. Lydia Cabrera nous a rapporté qu'en 1799, dans la périphérie de La Havane, il y avait d'assourdissantes fêtes par les « naciones congos », animées par les Basongo, les Mumboma, les Mudamba et les Mayaka. A Las Villas, on trouve la « Grand-Place des Eshicongos ».



- Les Bantu de l'Afrique centrale sont à la base de la formation de la rumba, la conga, la bembé et la calenda. La rumba vient du mot kongo « m'kumba » (le nombril), qui a aussi donné les termes créoles tels que Cumbia, Cumbé, Cumbancha, etc. C'est une danse inventée par les esclaves de l'empire kongo et ses vassaux dont le Loango, qui travaillaient dans les ports de La Havane et Matanzas (les danses du samedi et du dimanche dans les barrancos « quartiers d'esclaves »). La danse du nombril ou le frottement des ventres fut un geste essentiel dans toutes les fêtes, au royaume Kongo. L'écrivain congolais Sylvain Bemba²⁸, disait:

« On m'a appris que le frottement des ventres, dans les danses folkloriques, part de la région du Pool, jusqu'au Kouilou », donc chez les Kongo.

Les chansons de la rumba cubaine font souvent référence à la douleur de la servitude et de l'oppression, à la dureté du travail dans les champs de café et de canne à sucre. C'est une musique qui servait de support à l'adoration de « Nzambia Mpungu » (Dieu), mais aussi une force pour se libérer des chaînes (de l'esclavage), comme il en a été le cas dans les Saintes Ecritures, avec Paul et Silas.

Pour Fernando Ortiz, cité par Jahn Janheinz²⁹, « la rumba dérive de la yuka qui trouve pour origine la calinda (calenda rumbera) venant, elle - même, des esclaves bantou des colonies françaises de Martinique, Guadeloupe, Saint - Domingue...

». Manda Tchewwa³⁰ établit le lien étroit entre les Bantou de Cuba et la rumba afrocubaine. Il cite, par ailleurs, le père Jean-Baptiste Labat qui a souligné aussi les affinités de la fête des tambours pratiquée par les esclaves kongo de Saint Domingue, émigrés vers Cuba, et leur influence sur le processus de créolisation de la culture cubaine. Les pionniers de la rumba cubaine jouaient sur des tambours appelés « La cachimba », un couple dansait au milieu d'une ronde formée de spectateurs et leurs chants étaient en kikongo, puis progressivement, avec l'arrivée de nouvelles nationalités, la lingua franca de l'espagnol s'est imposée aux générations suivantes.

-Le Yambu et le Guanguanco :

le Yambu est l'une des danses de la rumba cubaine, il vient du mot kikongo « Yambula », voulant dire se laisser aller, dans le contexte de la danse. C'est une danse née à Matanzas et à La Havane où on retrouvait une majorité d'esclaves du kongo et du Loango. Cette danse consistait à tourner sur soi-même et provoquait un état de conscience modifié qui se manifestait comme étant la possession par les esprits des ancêtres.

Le rythme yambu était traditionnellement joué sur des cajones (caisses en bois). La danse yambu a donné naissance à une autre rumba cubaine, le guanguanco, qui est apparu dans les années 1880, à Matanzas et à La Havane, vers 1896-1897, en pleine guerre d'indépendance de Cuba. Estéban Lantri «Saldiguera», membre fondateur du groupe de rumba Los Munequitos de Matanzas, rappelle qu'au départ, le guanguanco se jouait avec des cuillères et ainsi le guanguanco est née du yambu. Le groupe d'Eddie Palmieri a une chanson, « Mi Congo Yambumba », la version originale de cette pièce est un guanguanco de l'ensemble Los Munequitos de Matanzas.

-La Siguirya, une autre forme de rumba, se joue sur des tambours appelés «Congo» et les danseurs sont animés d'une force, énergie originelle nommée « Malembé »(doucement en kikongo). A propos du Tango-Congo ou rumba Columbia, Sergio Valdès Bernai nous apprend que Tango vient du mot kongo « tanga » (chanter). Cette rumba naquit à Matanzas vers 1880. C'est une survivance du folklore kongo de Cuba où on retrouve certaines légendes bantu citées dans une œuvre célèbre datée de 1931 dénommée Tata Cunengué, incarnant un personnage mythologique qui vécut pendant 120 ans, détenteur d'un pouvoir diabolique.



Le plus grand sonero de tous les temps à Cuba, Bartolomé Maximilliano More Grutières, dit Benny More (1919-1963) est descendant de Ta Gundo Paredes Moré, fils d'un roi du Kongo, vendu comme esclave à Ramon Paredes un planteur Cubain et revendu une deuxième fois à El Condé de Moré. La famille de Moré fut affiliée au casino de Los Congo, pratiquant le rite Palo Monte Mayombe. Benny Moré est souvent considéré comme étant le plus grand musicien Cubain alias « El barbaro del ritmo », le maître du Bolero, son montuno, le mambo le

guaracha et le cha cha cha. Tous les ans le festival cubain portant son nom a lieu en septembre à Cienfuegos. De nombreuses chansons à la gloire de la musique cubaine mentionnent son nom. Dans la capitale cubaine (La Havane) un club de salsa porte son nom.

- La danse afro-cubaine, le mambo, qui vient du mot kongo, « mambou » (les palabres). Le mambo se danse sur un rythme musical 4/4. Un pas de base se fait sur 8 temps, correspondant à 12 mouvements. 1 et 2, 3 et 4, 5 et 6, 7 et 8. Il y a un petit arrêt dans les mouvements sur les comptes pairs. Les danseurs se font face car leurs pas de bases sont réalisés en miroir l'un par rapport à l'autre. Les partenaires sont en position fermée (type latine). Certains danseurs de mambo enserrant la taille de leur partenaire dans leur bras droit et posent ainsi leur main droite sur la hanche gauche de la danseuse : les deux partenaires sont alors collés l'un à l'autre. Le mambo est voisine de la salsa et il est particulièrement apprécié sur le continent américain. Le mambo fut dansée par la célèbre actrice française Brigitte Bardot, en 1956, dans le film « Et Dieu... créa la femme ». Les musiques et les danses sont les deux piliers de la culture cubaine. En effet, Cuba est peuplé de rythmes, de chants et de danses qui trouvent leur source chez les Kongo, les Fons, les Yorouba ainsi que chez les Français et les Espagnols. L'île cubaine est un univers magique de la musique, un mariage musical entre l'Afrique, la France et l'Espagne. Un héritage et patrimoine vivant de l'Afrique centrale surtout des royaumes du kongo et de Loango. Les musiques cubaines ont enrichi les musiques du monde. Elles ont influé durablement sur toutes les musiques populaires du XXe siècle et continue à se perpétuer au XXIe siècle.

24 W.G.L Randles, 1968, *l'ancien royaume du Congo des origines à la fin du XIXème siècle*, Paris-La Haye, Mouton, p.175.

25 UNESCO, 1992, *General history of Africa, Africa from the Sixteenth to the Eighteenth Century*, Tome V, Berkeley UNESCO, The University of California press, p.286.

26 Sous la direction de Linda Heywood, 2002, *Central african et cultural transformation in American diaspora*, Cambridge university press.

27 Jésus Guanche, 2016, *Iconografía de africanos y desc*

28 Sylvain Bemba, 1982, *Le Soleil, est parti à Mpemba, présence africaine*, p123.

29 Jahn Janheinz, 1961, *Muntu: L'homme africain et la culture négro-africaine*, Seuil, p.83-84.

30 Antoine Manda Tchewwa, 2012, *Musiques et danses de Cuba: Héritages Afro-Cubain et Euro-Cubain dans l'affirmation créole*, L'Harmattan. *endientes en Cuba: estudio, catálogo e imágenes*, editorial de ciencias sociales.

II2-EN COLOMBIE

Les résultats des échantillons buccaux prélevés dans le village de Palenque de San Basilio, au nord de la Colombie, à 70km au sud du port de Carthagène ont été publiés par la Royal society³¹. Les hommes de plus de 18 ans vivant actuellement ou nés dans la communauté de San Basilio furent la population cible de cette collecte. Des échantillons provenant de huit groupes de la république du Congo ont été recueillis lors de rassemblement locaux dans différentes zones de Brazzaville, Pointe-Noire et dans les villages de Kakamoeka et Louvoulou. D'après les résultats, les Yombe sont

les plus proches africains de l'actuel village de Palenque de San Basilio sur les 42 groupes subsahariens. Le patrimoine oral du groupe linguistique Kikongo (H 10) de la classification de Guthrie est énorme. La recherche linguistique, anthropologique et génétique prouve le lien entre les Afro-descendants de San Basilio de Palenque et les Bakongo de la région du Mayombe³². Le substrat du Palenquero est principalement (ou même exclusivement) du Kikongo (Bantu H10) et spécifiquement Kikongo de l'ouest. Selon Yves Moñino, une variété véhiculaire de Civili (également incluse dans le clade Kikongo de l'ouest) pourrait être au cœur de Palenquero. Le terme « Chakero » utilisé pour désigner ceux qui transmettent les nouvelles funèbres dans les cases à Palenque de San Basilio vient de « Nsaki » (applaudir), « Ku saakila » un cri alarmant pour annoncer la mort de quelqu'un. Les suffixes (ero) et (ear) de Chakero et Chakear sont d'origines hispaniques.

Le rituel lumbalu est célébrer lors des veillées funéraires. C'est le rituel de la mort de San basilio où on chante et on danse pour ouvrir au défunt, le chemin vers le monde des morts. Le lumbalu est le rite le plus important de la culture de Palenque de San Basilio, il est manifestement célébré pendant neuf jours et neuf nuits lorsque quelqu'un meurt à San Basilio. Les lumbalú sont des chansons de ritualisation de la mélancolie et douleur dans le processus d'accompagnement rituel ; on chante des mélodies pour les personnes qui sont déjà parties. La musique est jouée avec des tambours avec lesquels on pleure. Le lumbalú montre la spiritualité des personnes d'ascendance africaine.

Quand on chante et on danse pour les morts, il est fait avec désespoir pour la disparition du mort.

Pour Escalante Aquiles, le lumbalu est constitué de chants funéraires, lié aux rituels Bantu de l'Afrique centrale, le comparant au camdomblé (Brésil) et macumba (Cuba), etc. Muteti Andrew Kyalo³³ fait également remonter le lumbalu dans les régions de l'empire Kongo et ses vassaux. La plupart des danses et des chansons sont réalisés autour du cadavre, quand une voix principale est accompagné d'un chœur qui suit spontanément pendant neuf jours et neuf nuits. Selon la vision du monde des habitants de San basilio, la mort sépare l'ombre du corps et chacun prend des chemins différents: l'ombre va au-delà et le corps pour le cimetière (maison de la faim). Les chants et les danses lumbalú sont plus fréquents la dernière nuit et cela a été très évident dans les cultures africaines en général et bantu en particulier. Un chant³⁴ du rite lumbalu pour honorer les ancêtres dit :

« Chi ma Nkongo Chi ma luango Chima ri luango diDe los Congo's (soy) De los luango (soy)... »

(L'origine des ancêtres sont au Kongo et au Loango). Un rituel lumbalu a été pratiqué au cimetière de Bogota (Colombie), dans l'après-midi du 23 novembre 2007 en l'honneur de Luis Carlos Galan (1943-1989), ancien candidat à la présidence de la Colombie et du général Gustavo Rojas Pinilla (1900-1975) ancien président de la Colombie (1953-1957).

31 <https://royalsocietypublishing.org/doi/full/10.1098/rspb.2015.2980>, site visité le 10 avril 2019.

32 Ansari-pour, Naser et Monino Yves., 2016, Palenque de San Basilio in Colombia: genetic data support an oral history of a paternal ancestry in Congo. *Proceedings of the royal society. Biological sciences* 283, 1-9. Schwegler Armin, 2016, Combining population genetics with historical linguistics: on the African origins of the latin America black and mulatto populations. Sandro sessarego y Fernando Tejedo (eds).

33 Muteti Andrew Kyalo, La comprensión de la muerte y de la vida eterna de los palenques de San basilio, Trabajo de grado Bachiller eclesiástico en Teología, Pontificia, Universidad Javeriana, Facultad de Teología, Bogota, 2013, p36-37.

34 rapporté par le linguiste Armin Schwegler dans "Chi ma Nkongo: Lengua y ritos ancestrales en El Palenque de San Basilio (Colombia), 1996, Vervuert.

II3 -LOANGO ET CONGO AU VENEZUELA

L'historien Vénézuélien Brito Figueroa a attesté que les esclaves Bantu de l'Afrique centrale y étaient en nombre considérable dans les plantations coloniales de l'actuel Venezuela. Le mot « Loango » du port d'embarquement des esclaves en Afrique centrale était un terme générique pour désigner les esclaves pour la plupart Kôngo et Loango au Venezuela ,d'après Alain Charrier³⁵. Les esclaves « Kôngo/Loango » du Venezuela ont été principalement majoritaires dans la province de Maracaïbo, Caracas, l'Etat de Falcon et celui de Miranda, précisément dans la municipalité de Barlovento. Le territoire de Falcon et Caracas a été un foyer de révolte d'esclaves majoritairement menées par des « Kôngo/Loango ».



La rébellion de Caracas de 1749, menée par Miguel Francisco et Manuel Loango³⁶, la révolte menée par José Caridad Gonzalez originaire de Loango d'après l'historien José Millet³⁷ avec José Leonardo Chirino, le 10 mai 1795. C'est une insurrection armée déclenchée dans la région rurale montagneuse de la ville de Coro. Ce fut une rébellion d'esclaves noirs dirigée par des dirigeants de couleur appelés

libres, composée de métis, de zambos, de mulâtres et d'esclaves africains libérés par divers moyens, c'était en réalité une lutte contre l'exploitation et un chapelet d'injustices. José Caridad Gonzalez était de l'ethnie Luango ou loango, d'après José Millet, et Gonzalez qui a osé défier, dans les années 1770, le tribunal espagnol, revendiquant le droit de ses compatriotes aux terres où ils travaillaient pacifiquement depuis longtemps et dont ils ont essayé de les dépouiller en les expropriant. Un long silence perdure sur les acteurs principaux de cette révolte.

Parmi eux, José Caridad González et ses compagnons, persécutés, expropriés de leurs terres et de leurs avoirs, expatriés de leurs villages montagnards de Macaquita, la Chapa et des sites environnants, emprisonnés sans jugement ni preuves à Puerto Cabello ou condamnés à servir à condition des esclaves dans les navires de la marine de Sa Majesté le roi d'Espagne. La révolte de Cridad Gonzalez, originaire du royaume de Loango, a fait germer le mouvement abolitionniste dont les principes

furent cités par les héros nationaux vénézuéliens Manuel Gual et José Maria España en 1797.

Curriepé, première ville d'esclaves libres au Venezuela, fut fondée au XVIII^e siècle par Manuel et Antonio Congo. Dans le Venezuela actuel on peut se rendre compte que, la majeure partie de la population noire de Barlovento dans l'état de Miranda fut originaire du Loango. Lorsque les esclaves noirs ont été amenés à l'époque coloniale pour travailler dans les plantations de cacao, leurs manifestations culturelles et magico-religieuses ont été interdites et de nouveaux cultes leur ont été imposés. Face à cette situation, les Noirs, n'ayant d'autre choix que d'accepter les images du culte catholique, attribuent à chaque saint une divinité de leur schéma religieux africain. Loango est la divinité africaine la plus répandue de l'état de Miranda. C'est la culture musicale du Loango qui est à l'origine de la musique africaine de l'état de Miranda, le centre de la culture de l'Afrique au Venezuela. Le documentaire réalisé par Sheila Walker et Jésus Alberto Garcia en 1989, intitulé « Salto al atlántico » a définitivement prouvé les liens étroits entre la région du Loango et le Venezuela.

35 Alain Charrier, 2000, *Le mouvement noir au Venezuela : Revendication identitaire et modernité*, l'Harmattan, p. 160. 36 Sheila Walker, 2001, *African Roots/American Cultures: Africa in the Creation of the Americas*, Rowman & Littlefield, p.285.

37 José Millet, Josef Charidad González, *héroe curzoleño*, Document.

II4-RENTY CONGO TAYLOR (38)



Renty Congo Taylor est un des rares esclaves nés en Afrique ayant été pris en photo par Louis Agassiz en 1850 dans le but de montrer la supériorité de la race blanche sur la race noire. Louis Agassiz était un biologiste de Harvard du XIX^e siècle, qui a pris les daguerréotypes de 13 esclaves pour renforcer sa conviction raciste que les Blancs sont supérieurs aux Afro-Américains.

Les photos, considérées comme les plus anciennes des esclaves américains sont devenues des images emblématiques de l'esclavage aux États-Unis.

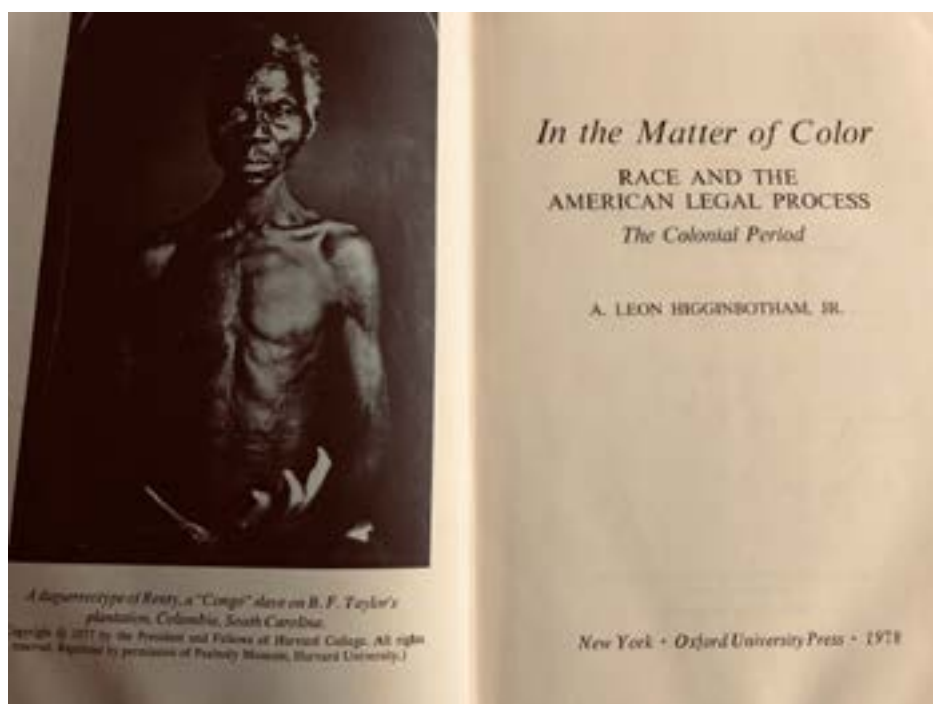
Tamara Lanier, une descendante de Renty Congo a retrouvé ces photos pour la première fois sur Internet en 2011. Elle avait été alertée par un ami amateur d'ascendance et propriétaire d'un magasin de crème glacée à qui elle avait parlé au magasin. Elle a passé les quelques années suivantes à exploiter le savoir-faire de généalogistes professionnels, y compris celui qui a retracé la lignée de Barack et de Michele Obama.

Lanier pense que ses longues recherches ont validé ce que sa mère a dit pendant des années. Lanier à partir des combinaisons d'histoire orale de sa famille et d'informations qui, dit-elle, sont prouvées par des dossiers a déclaré que Renty avait environ 65 ans

lorsque les photos d'Agassiz ont été prises, il vivait dans une plantation de coton à Columbia, en Caroline du Sud, appartenant à Benjamin Franklin Taylor. C'est là que se trouvait le studio où Renty, Delia et d'autres ont été photographiés par un homme du nom de J.T. Zealy. Bien que Lanier ait déclaré ne pas avoir vérifié les détails de son arrivée en Amérique, elle pense que Renty est arrivé pour la première fois en Afrique à la Nouvelle-Orléans à la fin des années 1700 à bord d'un navire négrier espagnol. Il aurait eu environ 15 ans. Elle pense qu'il est venu plus tard en Caroline du Sud via le marché aux esclaves. Elle a ajouté que Renty avait été acheté au début des années 1800 par le colonel Thomas Taylor, le père de Benjamin Taylor, dont la famille était propriétaire d'une grande partie des terres à Columbia, en Caroline du sud. «Papa Renty» a pris le nom de Renty Taylor après la guerre civile. La date de sa mort est inconnue. Lanier a déclaré que Renty s'appelait «l'Africain noir» quand il était en vie parce qu'il est né en Afrique, au Congo.

Au milieu du XIXe siècle, il était rare que des esclaves américains naissent en Afrique par opposition aux États-Unis, a-t-elle déclaré. « C'est pourquoi je crois qu'ils l'appelaient» L'Africain noir », «Et je pense aussi qu'il a conservé une si grande partie de sa culture (africaine) qu'il ne se conformerait pas au type d'endoctrinement traditionnel auquel ils soumettaient des esclaves afro - américains ».» Lanier déclare que cinq générations de sa famille avaient été nommées Renty, en commençant par celle qui venait du Congo et vivait dans la plantation Taylor en Caroline du Sud. Ils étaient tous soit Renty Taylor ou plus tard Renty Thompson, a-t-elle dit. Sa mère, Mattye Thompson Lanier, est décédée en 2010.

Elle a ajouté que la troisième génération de Renty avait émigré à Montgomery, en Alabama, sur des terres appartenant à Benjamin Franklin Taylor. La mère de Lanier, qui vivait alors en Alabama, a pris part à un problème d'échange estival au cours duquel elle s'est rendue dans le Nord-est. C'est ainsi que la famille s'est retrouvée dans le Connecticut.



II5-TRADITION KONGO DANS LES CIMETIÈRES ET LES FUNÉRAILLES DU SUD DES ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE : UN PATRIMOINE DU KONGO ET DU LOANGO.

Dans les Amériques, les esclaves ont enterré leurs morts selon les coutumes africaines. Les traditions funéraires africaines ont été transmises de génération en génération par la pratique continue, des contes et des chansons.

Les Kongo ont grandement contribué à l'héritage socioculturel des Noirs en Floride. Pour l'archéologue Américain Leland Ferguson, les Kongo ont dispersé leurs traditions le long des côtes de la Floride. Au cimetière de Bosque Bello, sur l'Île d'Amélia et à Jacksonville en Floride, les tombes sont construites selon la tradition Kongo, en céramique blanche pour symboliser la couleur de la mort, avec des coquillages blancs, pour symboliser l'eau (l'Océan), le Monde des morts(Mpemba³⁹). On a retrouvé des coquillages sur plusieurs tombes de soldats noirs américains qui périrent pendant la guerre du Viêt-Nam. Les coquillages créent une image du fond de la rivière, là où le royaume des morts est situé.

Certaines tombes ont été à moitié couvertes avec des coquillages, d'autres l'ont été entièrement. Les coquillages ont également été utilisés pour créer dessins et décorations. Des tombes ornées de coquillages ont également été trouvées dans le cimetière presbytérien de Big Rockfish et le Cimetière Hall-Horne en Caroline du Sud. Le blanc est la couleur préférée des décorations funéraires, pour son association avec le monde des esprits et des morts(Mpemba). Les coquillages blancs sont des symboles de l'immortalité et de l'eau, et ils étaient souvent laissés sur des sites de sépulture afro-américains, avec une variété d'autres objets blancs .John Michael Vlach⁴⁰ cité par Joseph Holloway a également déclaré que :

« l'utilisation des coquillage est lié à la culture du Kong o, pour symboliser le monde des morts qui se trouve sous l'eau ... ».

Leslie M. Alexander et Walter C. Rucker ⁴¹ parlant des décorations tombales, soulignent également la coloration blanche sur les tombes de certains Afro – américains pour symboliser le Monde des Morts (MPEMBA), dans le Sud des Etats-Unis avec les objets du défunt sur la tombe (assiettes, Bouteilles...).

Le but des offrandes funéraires en tant qu'objets décoratifs est très courant dans le pays Kongo et dans les Amériques. Le but des décorations tombales est d'honorer l'esprit qui était sur la terre, et le guider vers l'autre monde pour l'empêcher d'errer ou de revenir hanter les survivants. Les Kongo décorent les tombes avec des objets personnels et objets utilisés par le défunt juste avant la mort, parce que l'on croit que ces objets détiennent la puissance du propriétaire. Ces pratiques se retrouvent également sur la tombe de la célèbre prêtresse vodou Marie Laveau à Saint Louis en Louisiane (42).

Pour Anand Prahlad (43)

« les influences sur les pratiques funéraires des Afro Américains proviennent

majoritairement du Kongo ». Toyin Falola et Kevin David Robert⁴⁴ ont également reconnu l'influence des Kongo dans les traditions funéraires, surtout en ce qui concerne la décoration tombale avec les objets du défunt et la couleur blanche pour symboliser le monde des morts. La « notion Kongo de la tombe » disent-ils. Ces pratiques s'étendent de la Caroline du sud, au Missouri, et dans le Mississippi jusqu'en Haïti et en Guadeloupe.

Pour Suzanne. E .Smith (45)

« de nombreuses communautés afro - américaines ont conservé leurs traditions funéraires d'esclaves, y compris certaines des coutumes tribales africaines. Les rites spécifiques des tribus Bakongo et de diverses autres tribus de la région africaine de langue kong o ont été conservés. Par exemple, les historiens de Géorgie en 1843 et du Zaïre en 1884 ont décrit la coutume qui consistait à placer d'importants objets ménagers sur des tombes. Il existe d'autres rituels aux racines africaines, notamment le fait de placer des pièces de monnaie sur les yeux du défunt pour les garder aux ancêtres. La musique et la danse restent également présentes dans de nombreuses célébrations funéraires afro - américaines ».

Pour l'historien Robert Farris Thompson (46) , chez les Kongo, les exigences du monde des esprits sont les mêmes que celles du monde matériel. Les esprits continuent à avoir faim et soif, et les vivants sont responsables de satisfaire les besoins des esprits ou subiraient la conséquence de la négligence. Les esprits sont également au courant d'événements se produisant dans le monde matériel et pourrait exercer une influence sur la vie. Voilà en quoi se résume les décorations tombales chez les Kongo qui ont survécu dans le sud des Etats-Unis là où ils ont été majoritaires. En aucun autre lieu des Amériques, se trouve une influence africaine plus prononcée, plus profonde que dans les cimetières traditionnels des noirs du sud des États-Unis. Les récits des traditions funéraires indiquent que les Afro-Américains esclaves sur les plantations du sud et les fermes ont accepté leur mandat d'aider les mourants à «traverser la rivière» le monde des esprits(Mpemba).

38 <https://www.usatoday.com/story/news/nation/2019/03/21/harvard-slavery-lawsuit-who-renty>.

39 Kongo Influence in African – American Artistic culture par Robert – Farris Thompson, dans *Africanisms In American culture*, P283 – 300 de Joseph E. Holloway, Indiana University Press 1990

40 Joseph.E.Holloway, 2005, *Africanism in American culture*, second edition, Indiana university press, p.203.

41 Leslie M. Alexander et Walter C. Rucker, 2010, *Encyclopedia of african-american history*, volume 1, ABC-Clio, p.201. 42 Elisabeth Fenn : "Honoring the ancestors : Kongo-American Graves in American South", *Southern exposure* 13 September / October 1985 : PP42 – 47 » 43 Anand Prahlad, 2006, *The Greenwood Encyclopedia of African American Folklore*, Westport, Greenwood press, p. 543.

44 Toyin Falola et Kevin David Robert, *The Atlantic world: 1450-2000*, Indiana university press, p.124.

45 Suzanne.E.Smith, 2010, *To serve The Living: Funeral Directors and the African American Way of Death*, Cambridge University press.

III6-LE TOPONYME LOANGO À TRINITÉ ET TOBAGO DANS LA CARAÏBE

La toponymie est un vestige archéologique qui témoigne une présence ancienne d'après la langue du toponyme qui atteste la présence des locuteurs de cette dernière dans une région quelconque. Le toponyme peut renseigner l'historien. Comment expliquer la présence du Toponyme « Loango » dans la Caraïbe ? Seule le commerce négrier peut être le responsable de ce mot d'un état côtier (Loango) qui a joué un rôle prépondérant dans le commerce des esclaves. Les hollandais ont bien eu comme un des sites majeurs Loango. La forte présence des esclaves embarqués sur le site de Loango est ainsi donc la raison de la présence de ce toponyme à Trinité et Tobago. La ville de Loango fait partie de l'archidiocèse métropolitain de Port d'Espagne, la capitale de Trinité et Tobago. Loango est situé sur la latitude 10° 43' 0'' N et la longitude 61°25'0''.

Loango est ainsi à 16 km de Port d'Espagne, dans la région de saint George. Le comté de Saint George occupe la portion nord-ouest de l'île de Trinité et Tobago dans la région de Tuna Puna-Piaro. L'île de Trinité et Tobago est un état insulaire des Caraïbes situé dans la mer des Caraïbes, au large du Venezuela. Membre du Commonwealth, en 2015, Trinité-et-Tobago avait le troisième plus important PIB par habitant en parité de pouvoir d'achat d'Amérique, derrière les États-Unis et le Canada. Son économie repose principalement sur l'industrie pétrolière et pétrochimique, grâce aux grandes réserves en hydrocarbures que possède le pays.

III7-INVENTAIRE DU PATRIMOINE MATÉRIEL ET IMMATÉRIEL KONGO/LOANGO DANS LES AMÉRIQUES

A-PATRIMOINE IMMATÉRIEL (CF ANNEXES)

CONCLUSION

Cette année les Etats-Unis d'Amérique commémorent les 400 ans du premier navire négrier arrivé sur son sol (Fort Monroe en Virginie) en provenance de l'Afrique centrale et dénommé le San Juan Bautista. On peut souligner que l'avant dernier navire arrivé aux Etats-Unis d'Amérique, nommé « The Wanderer » arrivé en Géorgie venait des côtes congolaises, peut-être de la baie de Loango. Le peuplement des captifs en provenance de l'Afrique centrale dont la baie de Loango. La dissémination du patrimoine des esclaves embarqués sur le site de Loango pour les Amériques est abondant et répond à la coloration ethnique et à l'ampleur des victimes de la traite barbare des africains qui s'est déroulée sur la baie de Loango entre le XVIe et le XIXe siècle. Dans chaque région du continent américain depuis l'Amérique latine à l'Amérique du nord et la Caraïbe, « Congo » et « Loango » sont les termes Africains les plus utilisés dans la toponymie, patronymie et l'organologie.

Le terme Congo est spécifiquement multiforme, car il désigne à la fois des animaux, des poissons, des fourmis, des végétaux, des piments et des haricots, mais il nomme

également des lieux et des éléments de la nature, ainsi que des phénomènes culturels et des êtres humains. Il y a un Congo Town aux Bahamas et à l'île de St. Kitts dans la Caraïbe. Au sud des États-Unis, il y a un Congo Square (place du Congo) à la Nouvelle-Orléans en Louisiane et au nord, à Philadelphie en Pennsylvanie. En Amérique centrale, au Salvador, il y a la ville de Los Congos et au Panama, le pays où le terme est le plus utilisé. Il y a quatre rivières ainsi que des collines et d'autres éléments géographiques qui s'appellent Congo. Congo, un nom de famille en Équateur, en Colombie et aux États-Unis. Congo et Loango sont des noms de genres musicaux ou instruments de musique. Le premier patrimoine de Loango et du Kongo est d'abord le nom de l'empire Kongo et son vassal Loango qui sont des termes qui permettent de lier le cordon ombilical des milliers d'afro-descendants au terroir ancestral.

Pour beaucoup d'afro-descendants, perdre le nom du terroir de la terre ancestrale c'est se perdre et cesser d'exister. Le patrimoine de descendants d'esclaves embarqués sur la baie de Loango, il y a cela plus de 400 ans, apparaît comme un outil de construction et de revendication d'un imaginaire identitaire à la fois « afro-national » et transnational. Les études ethnomusicologiques, anthropologiques et historiques appropriées sur la musique et les pratiques rituelles peuvent contribuer à une meilleure appropriation de ces afro-descendants, favorisant un meilleur rapprochement avec la terre ancestrale pour booster le tourisme de mémoire en Afrique. Le Patrimoine africain en Amérique est donc la source de grands enjeux identitaires et économiques qui nécessitent de facto une considération majeure de la part des Africains et des Afro-descendants.

Il y a une nécessité de développement des politiques de stratégies économico-touristiques, parallèle à celui du patrimoine immatériel de l'Afrique en Amérique. Le patrimoine culturel est une opportunité pour le développement culturel. Le patrimoine est une richesse culturelle et économique qui peut prendre une place importante dans l'évolution et l'avenir du territoire et de son développement, c'est un vecteur (d'échanges participant à la mise en valeur du territoire, suscitant des flux économiques et développant des échanges fructueux favorisant ainsi l'essor des connaissances et la créativité de la population, facteur décisif de la croissance économique. Nous n'oublions pas le patrimoine du Loango disséminé en Europe, notamment les statuettes Loango du musée Dapper (France), au musée Royal de l'Afrique centrale à Tervuren (Belgique) et la collection Loango, collecté par Richard Dennett et qui se trouve à Exeter (Angleterre).